565

# UNE BONNE RÉPUTATION,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

# UNE BONNE RÉPUTATION,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. AUGUSTE ARNOULD,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 Janvier 1845.

4333
B

A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

46, RUE DES PIERRES.

—

1845

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| JULIEN BOURDET. | M. Samson. |
| LAMBERT, son ami. | M Mauran. |
| DUPUIS. | M. Micheau. |
| MARTEAU, jardinier de Bourdet. | M. Riché. |
| HENRIETTE ROLLIN. | Mlle Plessy. |
| BELOTTE, domestique de Bourdet. | Mme Demousseaux. |
| UNE VOIX DE FEMME. | Mlle Lemaire. |
| UN ENFANT. | Mlle Rosambeau. |

Un Cocher de citadine, personnage muet.

*La scène est dans la maison de Bourdet, à Passy.*

# UNE BONNE RÉPUTATION,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

---

Une chambre meublée élégamment ; porte au fond ; portes latérales, fenêtre au fond à gauche; deux tables.

## *SCÈNE I.*

Au lever du rideau, les portes et les fenêtres sont fermées ; il fait nuit. On entend sonner et frapper violemment à la porte de la maison ; un instant après on entend le bruit d'une sonnette d'appartement à gauche.

BOURDET, *appelant dans la coulisse à gauche.*

Belotte ! Marteau !...

On recommence à sonner et à frapper à la porte de la maison, Bourdet sonne de nouveau.

BELOTTE, *dans la coulisse à droite.*

On y va... Faut-il encore le temps de mettre un fichu !

MARTEAU, *parlant du fond, derrière la toile.*

V'là, m'sieur... v'là...

## *SCÈNE II.*

BOURDET, *entrant par la gauche ;* BELOTTE, *entrant par la droite ;* MARTEAU, *entrant par le fond.*

Bourdet est en robe de chambre, Marteau est en veste, Belotte attache des épingles à son fichu.

MARTEAU.

M'sieur, on frappe à la porte d'la maison...

BOURDET.

Parbleu ! je le sais bien... Il y a une heure que je sonne et que j'appelle !...

On recommence à sonner et à frapper.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BELOTTE.

Quel vacarme ! On ne peut pas dormir ici.

Bourdet ouvre la fenêtre, il fait petit jour.

BOURDET, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que c'est ?

UNE VOIX DE FEMME.

Mon bon monsieur Bourdet, venez vite.

BOURDET.

Qui êtes-vous ?

LA VOIX.

Votre voisine, M^me^ Laurent.

BELOTTE.

Qu'est-ce qu'elle veut à cette heure-ci, cette piegrièche ?

MARTEAU.

Est-ce que l'feu est chez vous ? Nous n'sommes pas des pompiers.

BOURDET, *à Belotte et à Marteau.*

Taisez-vous donc... (*A la fenêtre.*) Que voulez-vous?

LA VOIX.

Descendez, mon bon M. Bourdet, venez... C'est mon mari...

MARTEAU.

Il vous a battue ?

BOURDET.

Mais tais-toi donc... (*A la fenêtre.*) Eh bien ! votre mari ?...

LA VOIX.

Je vous conterai cela en chemin... Ça serait trop long.

BOURDET.

Mais encore...

LA VOIX.

Il n'y a pas un instant à perdre... Sauvez-moi, sauvez-le... Je ne quitte pas cette porte que vous ne veniez.

On entend sonner et frapper de nouveau à coups redoublés.

BOURDET, *à la fenêtre.*

Vous allez casser la sonnette !... (*On entend la sonnette qui casse et qui tombe.*) Bon !... (*A la fenêtre.*) Voyons, calmez-vous, M^me^ Laurent, je descends... Mais je vous demande une minute... je ne suis pas habillé.

LA VOIX.

Moi non plus... Ça ne fait rien... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il ne sera plus temps !

BOURDET.

Eh bien ! me voilà ! me voilà !... (*Il sort en courant par le fond. On l'entend descendre précipitamment l'escalier, ouvrir la porte et dire :*) Donnez-moi le bras, ma voisine, et dites-moi...

LA VOIX.

Venez... Figurez-vous qu'hier au soir...

La voix s'éloigne, on n'entend plus rien.

## *SCÈNE III.*

### BELOTTE, MARTEAU.

Le jour vient tout-à-fait.

MARTEAU.

V'là un réveil matin que c'te femme-là. Elle frappe, elle sonne, comme chez un accoucheur... Elle ne s'gêne pas.

BELOTTE.

D'abord, qui est-ce qui se gêne avec M. Bourdet ?

MARTEAU.

C'est pas vous, mamselle Belotte... Qu'son dîner n'est jamais prêt, quand il l'demande... C'est la bonne bête du bon Dieu que c't homme-là. J'ai été chez bien des maîtres, j'ai pas connu meilleur. Depuis que j'suis à son service, v'là deux ans, pas vrai?... Pardine, oui, pisque nous sommes en 1832, et que c'était l'année où il y a eu le mois de juillet... J'suis devenu son jardinier quand il a acheté c'te maison, à Passy. Je n'lui ai jamais vu faire que du bien... rendre des services... Pour obliger les autres, il se prive de manger, de boire et de dormir... Ah! on peut dire qu'c'est un brave homme!

BELOTTE.

Oui, oui...

MARTEAU.

On dit qu'il y a tous les ans des prix pour les hommes vertueux... On f'rait bien d'lui en donner un.

BELOTTE.

Oui, oui...

MARTEAU.

Oui?... oui?... vous dites oui, comme si vous disiez non. Est-ce que vous n'voyez pas ça comme moi?

BELOTTE.

Chacun voit à sa manière.

MARTEAU.

Comment! à vot' idée, il n'est pas...

BELOTTE.

Il est tout ce que vous voudrez... il est poli, obligeant; il a de l'esprit, de l'éducation; il ne gronde

jamais ; il prête de l'argent, il fait l'aumône, il se mettrait dans le feu pour rendre service...

MARTEAU.

C'est vrai !

BELOTTE.

Eh bien ! moi, je dis qu'il y a quelque chose là-dessous.

MARTEAU.

Quoi donc ?

BELOTTE.

Je ne suis pas dupe de tout cela... on a des qualités, mais on a aussi des défauts... chacun a les siens... M. Laurent, notre voisin, il est entêté, haineux, sournois... notre autre voisin, M. de Saint-Firmin, il est colère comme un dindon ; vous, Marteau, vous êtes...

MARTEAU.

Qu'est-ce que je suis ?

BELOTTE.

Un ivrogne. Mais, M. Bourdet, qu'est-ce qu'il est, je vous le demande ? il ne fume pas, il ne prise pas, il ne boit pas, il ne joue pas... un homme de cet âge-là, qui n'a pas de défauts ! ça n'est pas naturel ! c'est qu'il a un vice caché.

MARTEAU.

Ah ! bah !

BELOTTE.

Voilà deux ans que je suis ici... je suis entrée quinze jours après vous... j'hésitais, parce qu'on sait à quoi sont exposées les gouvernantes chez un garçon... Il n'a pas eu l'air de s'apercevoir seulement que j'étais

là... certainement, il a bien fait de ne pas s'y frotter... mais enfin, il ne m'a jamais dit le moindre petit mot...

MARTEAU.

Ni moi non plus... c'est qu'il vous respecte comme moi...

BELOTTE.

Oui, mais il y en a peut-être d'autres qu'il ne respecte pas... Ce portrait de femme, qu'il a peint lui-même, et qu'il a placé dans le salon... vous l'avez vu?

MARTEAU.

Pardine! il crève les yeux quand on entre.

BELOTTE.

Il passe des heures à le regarder, à lui parler.

MARTEAU.

C'est peut-être le portrait de sa sœur?

BELOTTE.

Il n'en a pas.

MARTEAU.

Celui de sa mère?

BELOTTE.

Une jeunesse de vingt ans!

MARTEAU.

Ah! dam! Je ne m'connais pas en peinture.

BELOTTE.

Il n'y a pas besoin de s'y connaître pour savoir ce que c'est. Ce n'est pas sa sœur, ce n'est pas sa mère, ce n'est pas sa femme... c'est sa maîtresse .. quelque pauvre jeune fille qu'il aura séduite... ça se devine de reste, et ce n'est pas moi qu'on peut tromper sur cet article...

MARTEAU.

C'est vrai qu'vous en savez long ! mais, c'est égal, je n'peux pas croire...

BELOTTE.

Parce que vous ne réfléchissez pas. Tout le monde dit que c'est un brave homme, que c'est la vertu même... moi, je suis sûre que c'est un hypocrite... Laissez faire... tout se découvrira un jour... vous verrez si j'ai raison... il arrivera des choses auxquelles on ne s'attend pas... Aussi, moi, je me tiens toujours prête à partir... ça ne peut pas durer, ça ne peut pas durer...

MARTEAU.

Ma fine ! j'n'en crois pas un mot, et ça me fâche de vous entendre dégoiser contre lui... oui, sapristi, ça me fâche !

BELOTTE.

Fâchez-vous si vous voulez.

MARTEAU.

Je n'suis qu'une bête, mais pourtant m'est avis que vous n'en diriez pas tant d'mal s'il vous avait regardée autrement.

BELOTTE.

Vous êtes un malhonnête !...

MARTEAU.

Et qu's'il avait voulu s'y frotter, il n's'y serait pas piqué... et v'là pourquoi vous l'abîmez, ce pauvre cher homme !... C'est pas bien... non, sapristi, c'est pas bien...

BELOTTE.

Taisez-vous, ivrogne !

MARTEAU.

Mauvaise langue!

## *SCÈNE IV.*

LES MÊMES, BOURDET.

BOURDET.

Eh bien ! on se dispute ici.

MARTEAU.

C'est elle qui dit du mal de vous.

BOURDET.

Bah!... Elle a peut-être raison.

BELOTTE.

Oui, j'ai raison, monsieur... j'ai dit que vous étiez trop bon de vous déranger pour rendre service au premier venu... c'est l'intérêt que je vous porte qui me fait parler... mais il ne comprend pas...

MARTEAU, *à part.*

En v'là une menteuse !... (*Haut.*) Monsieur...

BOURDET.

C'est bon... c'est bon... allons, la paix, et qu'il ne soit plus question de rien... je ne veux pas de querelles chez moi... c'est bien assez que j'arrange celles de mes voisins.

BELOTTE.

C'est pour une querelle que M^me^ Laurent est venue vous chercher?

BOURDET.

Oui. Hier au soir, son mari s'est pris de dispute au café, en jouant aux dominos, avec M. Saint-Firmin. Ça a commencé par le double-six, et fini par des

injures, des menaces... enfin, ils voulaient se battre ce matin... Je suis arrivé à temps. Mais quelle scène! les deux adversaires se mesurant fièrement du regard, Saint-Firmin coiffé d'un madras, Laurent d'un bonnet de coton... les deux tendres épouses en jupon, en camisole, criant, pleurant; et moi, dans ce costume, allant de l'un à l'autre, pérorant, tiré à gauche, essayant en vain de me faire entendre... nous parlions tous à la fois... Monsieur!... Théodore!... Madame!... Hippolyte!... Vous êtes un lâche!... C'est le père de mes enfans!... Vous en avez menti!... Partons!... Arrêtez!...J'en mourrai!...Ah! je me trouve mal!...C'est M^me^ de Saint-Firmin qui tombe dans mes bras. Je soutiens d'une main cette infortunée, et de l'autre, gesticulant comme un député à la tribune... je parle... je remonte à l'origine de la querelle, à ce fatal double-six qui allumait la guerre entre deux amis... Je fais un dernier effort d'éloquence... Vous allez verser votre sang! eh! que veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?... A cette apostrophe foudroyante, ils reculent... se rapprochent, se tendent la main et... tout le monde s'embrasse...

MARTEAU.

A la bonne heure! v'là qu'est bien! sans vous, il y en aurait un d'mort...

BOURDET.

J'ai donné tort à Laurent... je l'ai forcé à faire des excuses à son adversaire... il les a faites d'assez mauvaise grâce... mais enfin, il les a faites... Ils voulaient m'emmener déjeuner... j'avais assez de leur société...

et me voilà... avec un appétit, par exemple !... l'émotion... le grand air... Belotte, cela te regarde... (*A Marteau.*) Tu vas aller chez le serrurier pour qu'il raccommode la sonnette... ensuite, tu déménageras le pavillon au fond du jardin... tu rapporteras mes livres ici... le pavillon est nouvellement bâti, encore humide... j'ai été obligé de le quitter... Allez, je n'attends personne; si on vient me demander, je n'y suis pas... je veux être tranquille toute la journée.

MARTEAU.

Oui, m'sieur.

BELOTTE.

Monsieur, croyez bien que ce que j'en ai dit, c'est par intérêt pour vous.

BOURDET.

Je n'en doute pas, tu es une bonne fille...

MARTEAU, *bas à Belotte.*

Vous devriez rougir jusqu'au blanc de l'œil.

Ils sortent tous deux.

## *SCÈNE V.*

### BOURDET, *seul.*

Une bonne fille !... la plus méchante langue de tout le pays !... mais si je changeais, je trouverais peut-être plus mal... elle ne me vole pas... pas trop... elle n'est pas jeune... il n'y a pas d'amoureux... elle pense et dit du mal de moi... je crois qu'elle est la seule, et si j'ajoutais foi aux complimens de tous ceux qui me connaissent, il ne tiendrait qu'à moi de me regarder comme un être parfait. Il faut que les hommes aient une bien mauvaise opinion d'eux-mêmes

pour m'avoir fait une réputation de bonté et de vertu à si bon marché ! Sans père ni mère, presque sans famille, il me fallait travailler pour vivre, ou bien devenir fripon ; j'ai travaillé, le beau mérite ! J'avais reçu une excellente éducation, je l'ai mise à profit, je me suis fait professeur de grec et de latin : plus tard, j'ai donné des leçons de dessin et de peinture à de jeunes personnes charmantes... à une surtout que je n'oublierai jamais, et que j'ai dû fuir... Henriette était bien jolie ! mais en même temps si naïve, si confiante ! il eût été si facile à un séducteur d'égarer sa raison !... c'eût été une mauvaise action... J'étais pauvre alors, elle était riche, je ne pouvais pas prétendre à sa main... je suis parti, désolé, et maudissant, oui, je puis l'avouer aujourd'hui, maudissant dans mon cœur la vertu qui me coûtait si cher. Vingt fois j'ai été sur le point de retourner dans la ville qu'elle habitait, de me jeter à ses pieds, de lui déclarer mon amour... Enfin, j'ai voyagé, emportant partout avec moi son souvenir... De retour à Paris, j'apprends qu'un frère de mon père que je n'avais pas vu depuis vingt ans, et auquel je ne pensais nullement, est mort sans enfans, et a nommé pour son unique héritier Julien Bourdet, son neveu... Dix mille livres de rente !... c'était un peu trop tard. J'étais riche ; mais Henriette ne pensait plus à moi. Je n'ai jamais osé m'informer d'elle... à quoi bon renouveler mes regrets? elle est mariée, sans doute... moi, je ne me marierai jamais... Aussi, comme je n'ai pas besoin de faire des économies pour mes héritiers, je jouis de ma fortune comme

je l'entends... Rendre service, me faire estimer, aimer, c'est rester digne d'Henriette, c'est me rapprocher d'elle par la pensée ; et si je la revoyais... mais je ne la reverrai pas... J'ai beau me dire que je n'y veux pas penser... j'y pense toujours... Ce matin encore, je rêvais que je la voyais, qu'elle m'adressait la parole, quand ma voisine m'a réveillé en sursaut... J'ai envoyé Mme Laurent de bon cœur à tous les diables d'abord... On peut déranger les gens qui dorment, mais ceux qui rêvent !... Décidément... il est temps que je vive un peu pour moi... que je m'occupe de moi... et je commence... je ne donnerai pas aux autres une minute de ma journée... (*Appelant.*) Belotte !... eh bien ! mon déjeuner?

## *SCÈNE VI.*

BOURDET, BELOTTE, *entrant avec un plateau garni.*

BELOTTE.

Voilà, monsieur... (*A part.*) Est-il exigeant !... (*Haut.*) Je suis fâchée de vous avoir fait attendre...

BOURDET.

Il n'y a pas grand mal...

Il s'assied et commence à manger.

BELOTTE, *à part.*

Il mange comme un glouton... (*Haut.*) Monsieur à l'air d'avoir bon appétit...

BOURDET.

C'est vrai, je sentais là un vide...

BELOTTE.

On a bien raison d'appeler ça le creux de l'estomac.

BOURDET.

Marteau est-il revenu ?

BELOTTE.

Je crois que je l'entends.

## *SCÈNE VII.*

## BOURDET, BELOTTE, MARTEAU.

MARTEAU.

Monsieur, c'est aujourd'hui dimanche.

BOURDET

Oui, eh bien ?

MARTEAU.

Eh bien ! l'serrurier est au cabaret jusqu'à mardi... J'ai rencontré le facteur qui m'a remis deux lettres pour vous... quatre sols et douze sols.

BOURDET.

Donne... (*Ouvrant une des lettres.*) De Lambert ! un ancien ami de ma famille, et de la mère d'Henriette... (*Lisant.*) « Mon cher Bourdet, tu as beau te ca- « cher et vivre comme un ours, ta retraite est décou- « verte... je serai chez toi, demain dimanche, dans la « matinée, avec ma femme, que je te présenterai. » Il est marié ! « Il serait trop long de t'expliquer par let- « tre ce qui m'amène, je te le dirai. Lambert. » Quel plaisir de le revoir ! ce sera quelqu'un à qui je pourrai parler d'Henriette.

BELOTTE, *à part.*

Une visite !... Ça vient dîner sans doute ! on ne peut pas seulement avoir un dimanche dans cette maison !

BOURDET, *à Marteau.*

Ah ! ça, mon garçon, c'est un ami que je reçois. . il

faut que toute la maison ait un air de fête, et qu'on te fasse compliment de tes fleurs, de ton jardin...

MARTEAU.

Oui, m'sieur, d'autant qu'vous aurez p't-être encore d'autres visites... C'te lettre de douze sols.

BOURDET.

Tiens... je n'y songeais plus...

BELOTTE.

Monsieur a fini ?

BOURDET.

Oui...

Belotte sort en emportant le plateau.

## *SCÈNE VIII.*

### BOURDET, MARTEAU.

BOURDET, *ouvrant la lettre et lisant.*

« Le Mans, quinze juin 1832. Mon cher cousin... » Mon cousin !... (*Regardant la signature de la lettre.*) « Joseph Duclerc... » Ah ! oui, un cousin éloigné, très-éloigné, le seul parent que je possède, et je me passerais bien de l'avoir... un mauvais caractère... un méchant homme, qui a toujours cherché à me nuire... Qu'est-ce qu'il me veut ? (*Lisant.*) « Mon cher cousin, j'ai eu « des torts autrefois envers vous, des torts graves, je « les reconnais. » (*Parlé.*) A la bonne heure ! c'est bien de sa part... (*Lisant.*) « Je les reconnais, et je voudrais « pouvoir les réparer. Je n'ai qu'un moyen, pour vous « prouver que j'apprécie tout ce que vous valez, votre « indulgence pour les fautes des autres, votre bonté, « votre vertu... » (*Parlé.*) Aïe ! aïe !... Dis donc, Marteau, voilà bien des complimens.

MARTEAU.

Ça ne flaire pas bon, m'sieur; il m'a l'air d'un enjôleur, vot' cousin.

BOURDET.

Ce n'est pas fini... (*Lisant.*) « Votre inépuisable « bienfaisance, votre générosité m'enhardissent, et je « fais appel à votre excellent cœur... » (*Parlé.*) Il veut m'emprunter de l'argent, c'est sûr.

MARTEAU.

M'est avis qu'oui.

BOURDET, *lisant.*

« Depuis que nous ne nous sommes vus, je suis devenu riche... » (*Parlé.*) Ah! eh bien! tant mieux pour lui, et pour moi... (*Lisant*) « Mais, hélas! je n'aurai « pas le temps de jouir de ma fortune... au moment « de quitter ce monde... »

MARTEAU.

Il vous fait son héritier, p't-être?

BOURDET.

Ma foi! on le croirait...

## *SCÈNE IX.*

LES MÊMES, BELOTTE.

BOURDET, *voyant rentrer Belotte.*

Tu reviens au moment intéressant... arrive ici, bonne langue... écoute, et apprends qu'on a toujours tort de supposer le mal... (*Lisant.*) « Au moment... » (*Parlé, à Belotte.*) C'est mon cousin Duclerc qui m'écrit, et qui reconnaît ses torts...

MARTEAU.

Et qui l'y laisse sa fortune.

BOURDET, *lisant.*

« Au moment de quitter ce monde, je crois pouvoir « emporter une idée consolante... Je laisse après moi « deux enfans, deux garçons en bas âge, et j'ai osé « penser que vous, le meilleur des parens, le plus « vertueux des hommes, vous ne refuserez pas à ces « orphelins votre appui et votre protection... je vous « lègue mes deux fils, Alexandre et Achille, et je sais « d'avance que vous accepterez cet héritage...» (*Parlé.*) Il est joli, l'héritage !

MARTEAU.

Il appelle ça réparer ses torts, vot' cousin ; excusez !

BOURDET, *lisant.*

« Vous administrerez leur fortune jusqu'à leur ma- « jorité : par qui pourraient-ils être mieux élevés que « par celui qui donne à tous l'exemple de l'honneur « et de la loyauté ? Adieu pour toujours, mon vertueux parent...» (*Parlé.*) Il y a un post-scriptum d'une autre main... (*Lisant.*) « Le moment fatal est arrivé, mon- « sieur ; Alexandre et Achille partent ce matin par la « diligence ; ils seront dimanche à Paris ; veuillez les « envoyer chercher à l'administration des messageries « Laffitte et Caillard. » Diable ! diable ! savez-vous que c'est une terrible nouvelle que celle-là ?

BELOTTE.

Vous voilà père de famille... ça va être gentil !

BOURDET.

Père de famille !... comme tu y vas !... je n'ai pas encore dit...

BELOTTE.

C'est tout comme, allez.

BOURDET.

Deux enfans !... encore, s'il n'y en avait qu'un !... mais deux garçons !

BELOTTE.

Deux démons !

MARTEAU.

Qui vont tout mettre sens-dessus dessous dans la maison !

BELOTTE.

Qu'il faudra lever, coucher, débarbouiller !

BOURDET.

Qui vont bouleverser mes livres !...

BELOTTE.

Crier tant que le jour durera !

MARTEAU.

Fourrager le jardin !

BOURDET.

Je n'aurai plus un moment de repos !... (*A Marteau.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, toi? pourquoi n'as-tu pas passé ta veste, pris ton chapeau ?

MARTEAU.

Pourquoi ça, monsieur ?

BOURDET.

Pourquoi ça ? eh ! parbleu ! pour aller à la diligence chercher ces enfans ! tu devrais déjà être parti.

BELOTTE.

Là ! qu'est-ce que je disais ?

BOURDET.

Eh ! le moyen de faire autrement ! puisqu'ils sont arrivés !... certainement, ça me gênera... mais ce n'est pas leur faute à ces enfans ; et puis, leur père mou-

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

rant qui me les recommande, qui me les confie, pour qu'ils ne tombent pas en de mauvaises mains... est-ce que je peux les abandonner ?...

MARTEAU.

Ces pauvres p'tits ! c'est tout d'même vrai qu'ils n'ont plus qu'vous...

BOURDET.

Allons, paresseux !... tu fais le sensible ! tu t'amuses à pleurer ! Tiens, voilà de l'argent... prends un fiacre à l'heure... va et reviens vite... tu demanderas les petits Duclerc...

MARTEAU.

Oui, monsieur.

BOURDET.

Dépêche-toi... dépêche-toi...

## *SCÈNE X.*

### BOURDET, BELOTTE.

BELOTTE.

Voilà une journée qui commence bien !

BOURDET.

Mais pas trop mal, bougone : un service et une bonne action !... Je voulais ne rien faire... perdre mon temps... je n'ai pas à me plaindre, tu vois bien... ni toi non plus... je suis sûr que tu aimes les enfans...

BELOTTE.

Moi !

BOURDET.

Tu les aimeras...

BELOTTE.

Comptez là-dessus ! vous ne savez pas seulement où vous les logerez.

BOURDET.

Nous verrons : la maison est grande... et puis, dans quelques jours, je mettrai l'aîné en pension... j'enverrai le plus jeune à l'école... et plus tard, tous les deux au collège... En y réfléchissant bien, ça ne me dérangera pas du tout... ça ne m'empêchera pas de m'occuper de moi, de vivre pour moi.

BELOTTE, *à part.*

Plus souvent que je croirai qu'on prend comme ça les enfans d'un autre par bonté d'âme ! il y a quelque chose là-dessous.

BOURDET.

J'entends le bruit d'une voiture qui s'arrête devant la maison... c'est sans doute Lambert... Donne-moi mon habit.

BELOTTE. Oui, monsieur.

BOURDET. Va ouvrir... va donc vite...

BELOTTE.

Oui, monsieur... (*A part.*) Va vite !... il ne regarde pas à la peine des autres... égoïste !

## *SCÈNE XI.*

BOURDET, *seul.*

Ce bon Lambert ! je suis enchanté de le voir... il vient peut-être passer quelques jours avec moi... On monte... c'est lui... Il se dirige vers la porte du fond.

## *SCÈNE XII.*

BOURDET, DUPUIS, BELOTTE, UN COCHER DE CITADINE.

Dupuis et le Cocher portent un grand coffre qui paraît très-pesant.

BOURDET. M. Dupuis !

DUPUIS.

Comment vous portez-vous?... pas mal... merci... vous permettez?...

Le Cocher et lui déposent le coffre à terre devant la table de droite.

BOURDET.

Qu'apportez-vous là?

DUPUIS.

C'est une invention nouvelle... je vais vous expliquer ça... (*Au Cocher.*) Attendez-moi... (*A Belotte.*) La bonne, laissez-nous.

BOURDET, *à Belotte.*

Va-t'en... (*Montrant le Cocher.*) et fais rafraîchir ce brave homme...

Belotte sort avec le Cocher.

## *SCÈNE XIII.*

## BOURDET, DUPUIS.

DUPUIS.

J'arrive sans façon chez vous... j'entre comme en pays conquis, mais vous excusez... vous êtes si bon, si obligeant, si...

BOURDET.

Assez... assez... pas de complimens, je vous en prie.

DUPUIS.

Pourquoi donc? c'est justice... Quand on dit de moi : Dupuis est un brave homme, franc, sincère... eh bien! cela me fait plaisir, et je n'impose pas silence... Quelle heure est-il?... (*Tirant sa montre.*) Huit heures un quart... à huit heures et demie, mon cher, il faut que je vous aie expliqué ce qui m'amène, que vous ayez consenti, et que je vous dise adieu...

vous savez que je mène rondement les affaires... Mon cher ami, j'ai songé à vous...

BOURDET, *montrant le coffre.*

Pour votre invention ?... Désolé, mais je n'ai pas d'argent.

DUPUIS.

Je ne vous en demande pas... je ne me mêle pas de spéculations pour mon compte... je reste ce que je suis, agent d'affaires, receveur de rentes, honoré de la confiance de mes concitoyens, et la justifiant, j'ose le dire, par la brobité et la droiture de mon caractère. Je veux seulement vous donner une preuve de l'estime que j'ai pour vous... (*Avec mystère.*) Ce coffre renferme deux cent mille francs.

BOURDET, *très-haut.*

Deux cent mille francs !

DUPUIS.

Plus bas donc ! plus bas ! il ne faut pas qu'on sache que vous avez chez vous une somme aussi considérable....

BOURDET.

Chez moi, mais...

DUPUIS.

Ne m'interrompez pas... (*Tirant sa montre.*) Il est huit heures vingt... voici le fait... il y a quelques jours j'ai reçu ces deux cent mille francs pour un de mes cliens, et je devais encore toucher pour le même client, cent cinquante mille francs, demain lundi... Qu'est-ce que j'apprends hier au soir ?... que le dépositaire des fonds a levé le pied dans la journée... C'est une infamie !... c'est une horreur !... un homme qui avait la

meilleure réputation !... on ne sait plus à qui se fier, ma parole d'honneur !... Que faire? courir après lui? heureusement j'ai appris qu'il avait gagné Calais, d'où il s'embarquera probablement pour l'Angleterre... Mais comment laisser ces deux cent mille francs chez moi pendant une absence qui peut se prolonger ?... il y a tant de voleurs... Quelle nuit j'ai passée, cher ami ! Enfin, ce matin , une idée soudaine m'a illuminé, j'ai pensé à vous... je me suis dit : Ce bon Bourdet, cet excellent Bourdet, ce vertueux Bourdet, me rendra le service de garder en dépôt ces deux cent mille francs.

BOURDET.

Moi !

DUPUIS.

Les voilà... et je cours après mon fripon.

BOURDET.

Un instant... un instant... je refuse...

DUPUIS.

Non.

BOURDET.

Si

DUPUIS.

Non.

BOURDET.

Positivement.

DUPUIS.

Je ne vous crois pas... vous voulez rire, plaisanter, me mettre dans l'embarras... A mon retour, cher ami, nous rirons, nous plaisanterons tant que vous voudrez... mais aujourd'hui, je n'ai pas le temps... je monte en chaise de poste à neuf heures... (*Tirant sa montre.*) Il est huit heures vingt-cinq minutes... J'ai préparé ce

papier... voyez... vous reconnaissez avoir reçu de moi un coffre fermé à clef... cela suffit entre nous... (*Allant à la table de droite.*) Voici une plume...

BOURDET.

Mais je ne veux pas !

DEPUIS.

Vous ne voulez pas signer ce reçu ?

BOURDET.

C'est de votre argent que je parle !

DUPUIS.

Oui ? Il faudra pourtant bien que vous le gardiez, mon cher ; il est ici, il y restera... je m'en vais... ah !

BOURDET.

Chargez-en un autre.

DUPUIS.

Qui donc ? un homme plus honnête, plus sûr que vous ?... parbleu ! si j'en connaissais un, je ne serais pas venu vous trouver !

BOURDET.

Donnez-le à votre client.

DUPUIS.

Il n'est pas à Paris.

BOURDET.

Mettez-le à la banque...

DUPUIS.

Fermée... c'est aujourd'hui dimanche.

BOURDET.

Chez un notaire.

DUPUIS.

C'est un notaire qui emporte les cent cinquante mille francs !

BOURDET.

Je ne peux pas accepter cette responsabilité... pour faire le sacrifice de mon repos...

DUPUIS.

Et moi, est-ce que je n'en fais pas, des sacrifices ? Je pars, je ferme mon cabinet, je quitte mes affaires, je perds ma clientèle...

BOURDET.

Certainement, c'est très-bien à vous... mais...

DUPUIS.

Qu'est-ce que je vous demande ? de garder un dépôt pendant quelques jours.

BOURDET.

Vous disiez que votre absence pouvait se prolonger...

DUPUIS.

Si je ne trouve pas mon fripon à Calais; mais, si j'arrive à temps !... Et puis, supposons même que je le manque... je vous écris, vous me faites passer cet argent en Angleterre... je suis demain matin à Calais, demain soir à Londres, vous recevez ma lettre et mon adresse après-demain, mercredi vous m'envoyez cet argent... et... vous dormez tranquille.

BOURDET.

Pourquoi, diable, êtes-vous venu ?...

DUPUIS.

Mais vous cédez...

BOURDET.

Non.

DUPUIS.

Si... je lis dans vos yeux que vous acceptez. Merci !

BOURDET.

Au moins, si j'étais sûr que dans quelques jours...

DUPUIS.

C'est convenu... je tiens à avoir cet argent plus que

s'il était à moi... (*Allant à la table.*) Signez ; je vous renverrai ce reçu en vous écrivant...

BOURTET, *à la table.*

Ah ! je signe là des nuits blanches !

DUPUIS.

Ce n'est pourtant pas votre conscience qui vous empêchera de dormir. (*Il prend le reçu des mains de Bourdet.*) En vous remerciant, cher ami... il faut bien que les honnêtes gens se soutiennent... il y a tant de voleurs ! Adieu ! vous recevrez une lettre après-demain. Adieu ! adieu ! Il l'embrasse et sort.

## *SCÈNE XIV.*

BOURDET, *seul.*

Le voilà parti !... et le coffre reste là ! Chargé d'empêcher un duel, tuteur de deux garçons, dépositaire de deux cent mille francs, comme dit Belotte, la journée commence bien... pour peu que cela continue ! Dupuis m'a promis que dans quelques jonrs... mais je suis sûr que c'était pour me faire accepter... Tuteur et dépositaire! les deux plus grandes responsabilités!.. moi, qui veux vivre pour moi seul ! éleverai-je bien ces enfans? que deviendront-ils? où placerai-je ce coffre ? où le cacherai-je ? si quelqu'un savait que j'ai un pareil trésor ! Je vais avoir toutes les angoisses d'un avare ; je vais soupçonner tout le monde, me défier de moi-même, avoir peur de mon ombre ! On vient... qui est là ? qui va là ?... Allons, voilà déjà que je prends ce pauvre Marteau pour un voleur !

## *SCÈNE XV.*

BOURDET, MARTEAU.

MARTEAU. Les mioches sont en bas, m'sieur.

BOURDET, *brusquement.*

C'est bon ; qu'ils y restent !...

MARTEAU.

Ils sont crânement gentils, allez!

BOURBET, *de même.*

Tant mieux pour eux !

MARTEAU.

On les a joliment serinés... ils demandent à voir leur papa Bourdet... est-ce que m'sieur n'descend pas?

BOURDET.

Tout-à-l'heure... Marteau, crois-tu que la maison soit bien sûre?

MARTEAU.

Sûre de quoi, m'sieur?

BOURDET.

Imbécile ! je te demande si on est en sûreté ici.

MARTEAU.

Mais, dam ! j'crois qu'oui... Quoique souventes fois on m'a volé vos pêches et vot' chasselas.

BOURDET.

On a volé des pêches !

MARTEAU.

Par-d'ssus le mur du jardin, qui n'est pas assez haut.

BOURDET.

Il est beaucoup trop bas, n'est-il pas vrai ? tu feras venir demain un maçon pour qu'il l'exhausse...

MARTEAU.

Tout autour ?

BOURDET.

Tout autour.

MARTEAU.

Est-ce que, par hasard, il se serait commis quequ' mauvais coup, quequ' assassinat dans les environs?

BOURDET.

Hein ?

MARTEAU.

J'vous demande.

BOURDET.

Non... non... mais il n'y a jamais de mal à prendre des précautions.

MARTEAU, *à part.*

V'là la première fois qu'il y pense !...

BOURDET.

Ton fusil de chasse est-il en état ? toujours chargé ?

MARTEAU.

Au gros sel.

BOURDET.

Tu y mettras des balles.

MARTRAU.

Et en avoir ?

BOURDET.

Tu en achèteras... non... je ne veux pas qu'on sache... tu en feras... il y a en bas un moule à balles, et avec du vieux plomb... la gouttière qu'on a remplacée dernièrement...

MARTEAU.

C'est dit.

BOURDET.

A quelle heure te couches-tu ?

MARTEAU.

D'ordinaire avec le soleil.

BOURDET.

Paresseux ! A l'avenir, tu ne te mettras au lit qu'à minuit...

MARTEAU.

A ménuit !

BOURDET.

Au plus tôt.

MARTEAU.

Mais, m'sieur, j'vas m'périr... avant un mois j'irai à mon enterrement.

BOURDET.

Tu diras à ton frère Thomas de venir te remplacer pendant ton sommeil... je veux toujours avoir du monde sur pied... et arme aux bras.

MARTEAU.

Quoi qu'tout ça veut dire ? Enfin, on vous obéira.

BOURDET.

Tu ne déménageras pas mes livres du pavillon...

MARTEAU.

Non, m'sieur.

BOURDET.

Au contraire, tu y reporteras mon lit... j'y coucherai ce soir.

MARTEAU.

Oui, m'sieur.

BOURDET.

Tu vas prendre ta bèche et tu creuseras un trou, un grand trou, très-profond, sous la fenêtre.

MARTEAU.

Oui, m'sieur.

BOURDET.

Et tu ne le diras à personne.

MARTEAU.

Non, m'sieur.

BOURDET.

Tu vas m'aider à porter ce coffre dans le pavillon...

MARTEAU.

Ah ! j'vois... c'est pour c'coffre-fort.

BOURDET.

Un coffre-fort !... pourquoi pas la banque tout entière ? Ce sont des papiers, des manuscrits, de la musique... des choses sans valeur, qu'un de mes amis m'a prié de garder chez moi pendant son absence... Allons, prends une des poignées, et aide-moi.

MARTEAU, *trébuchant en soulevant le coffre.*

Ah ! m'sieur, c'est-il lourd !

BOURDET, *trébuchant aussi.*

Tu n'as pas pour deux liards de force... ça ne pèse rien... (*A part.*) Je n'en puis plus... j'ai le bras arraché... (*Haut.*) Passons par ma chambre...

Ils se dirigent vers la chambre à gauche.

MARTEAU.

Ah ben ! c'est d'un bon poids pour du papier ! il doit être écrit des deux côtés.

BELOTTE, *derrière la porte à droite, sur le second plan.*

Restez donc tranquilles, petits démons.

## *SCÈNE XVI.*

LES MÊMES, BELOTTE.

BELOTTE.

Monsieur, ce sont les petits...

BOURDET, *brusquement.*

Donne-leur à manger.

BELOTTE.

Ils ne s'en privent pas, allez ! ils vous demandent...

BOURDET.

Qu'ils aillent se promener !... tout-à-l'heure... (*A Marteau.*) Allons donc, fainéant !...

Il sort avec Marteau par la chambre à gauche.

## *SCÈNE XVII.*

BELOTTE, *seule.*

Tiens ! voilà qu'il emporte le coffre de ce monsieur!... Où va-t-il cacher ça?... il descend au jardin... ça va bien... la maison devient agréable... S'il croit que j'y resterai...

## *SCÈNE XVIII.*

BELOTTE, LAMBERT, HENRIETTE, *entrant par le fond.*

LAMBERT.

M. Bourdet ?

BELOTTE, *se retournant.*

Encore du monde ! un monsieur et une dame...

Elle se penche pour voir la figure d'Henriette.

LAMBERT, *placé entre elles deux.*

Il est chez lui ?

BELOTTE, *à part.*

J'ai bien envie de dire que non... (*Haut.*) Je ne sais pas, monsieur.

LAMBERT.

Il doit y être, ou il va rentrer... je lui ai écrit que je viendrai... M. Lambert... nous allons l'attendre.

BELOTTE, *à part.*

Elle se cache... (*Avançant une chaise.*) Si madame veut s'asseoir...

LAMBERT, *à Henriette.*

Vous tremblez, je crois ?...

HENRIETTE.

Je vous avoue qu'en entrant ici je ne puis me défendre d'une certaine émotion...

LAMBERT.

Allons ! du courage !... Bourdet n'est pas changé... c'est toujours le meilleur des hommes...

HENRIETTE.

Je l'espère... mais cette démarche...

LAMBERT.

Est étrange, j'en conviens, et elle va l'étonner doublement... mais c'était le parti le plus sage... le seul même que nous eussions à prendre... Obligé de vous quitter sans avoir le temps de vous choisir une retraite pendant mon absence, je dois faire à Bourdet un mensonge, bien innocent au fond...

HENRIETTE.

Mais qui va bien le tourmenter, j'en suis sûre... Et si dans le premier moment je pouvais éviter de le voir...

LAMBERT.

Le voici.

## *SCÈNE XIX.*

LES MÊMES, BOURDET, *rentrant par la porte de gauche. Henriette se tient debout derrière Lambert. Belotte est au fond.*

BOURDET, *sans voir d'abord Lambert ni Henriette.*

Le coffre est dans le pavillon... En traversant le jardin, j'ai vu les deux enfans... ils m'ont sauté au col... ils sont très-gentils... (*Il se retourne et aperçoit Lambert d'abord, puis Henriette.*) Lambert !... Henrie... Ah ! mon Dieu !

LAMBERT.

Oui, mon cher Bourdet... Embrasse-moi donc...

Il va pour l'embrasser.

BOURDET, *à part.*

C'est sa femme !...

Il s'assied.

LAMBERT.

Qu'as-tu donc ?... tu te trouves mal ?

BOURDET.

Ce n'est rien... la surprise... la joie de vous revoir tous deux... (*Voyant Belotte, avec colère.*) Qu'est-ce que tu fais là ?...

BELOTTE.

On s'en va, monsieur.

BOURDET, *de même.*

Indiscrète ! curieuse !..,

Belotte sort.

## *SCÈNE XX.*

LES MÊMES, *excepté* BELOTTE.

LAMBERT.

Voyons, ne gronde pas.

BOURDET.

Elle est toujours là à vous écouter... Elle me fait perdre patience !... (*A part.*) C'est sa femme ! ça manquait aux événemens de la journée !... (*A Lambert.*) Mon ami, je vous félicite... c'est bien à vous d'être venus me surprendre... (*A part, en regardant Henriette.*) Elle est toujours aussi jolie !... (*Haut.*) Ah ! vous êtes mariés ?

HENRIETTE.

Oui, M. Bourdet, depuis un mois... Restée seule et sans appui après la mort de ma mère, il y a un an... j'ai accepté la main de M. Lambert... notre ancien ami... qui avait pris soin de ma fortune... Vous vous êtes toujours bien porté ?

BOURDET.

Très-bien... merci... (*A part.*) Pas le moindre embarras!...

HENRIETTE.

M. Lambert a à causer avec vous d'une affaire importante, permettez-moi de me retirer...

BOURDET.

Madame, entrez dans cette chambre... Je vais donner des ordres...

HENRIETTE.

Ne dérangez personne pour moi... Sans adieu, M. Bourdet, sans adieu...

Elle entre à droite.

## *SCÈNE XXI.*

### LAMBERT, BOURDET.

LAMBERT.

Hum! hum! Bourdet, mon cher Bourdet, c'est parce que je connais tes excellentes qualités...

BOURDET.

Pardon, si je vous interromps. Vous commencez mon panégyrique... je vous devine... vous avez un service à me demander?

LAMBERT.

Oui.

BOURDET.

Je suis tout prêt.

LAMBERT.

Sans savoir?

BOURDET.

Sans savoir. Depuis ce matin, je commence par dire toujours non, et je finis toujours par dire oui; autant consentir tout de suite. Parlez, je vous écoute.

LAMBERT.

Je me félicite de te voir dans de telles dispositions... Ce que j'ai à te dire...

BOURDET.

Pas de préambule. Au fait.

LAMBERT.

Au fait? Je te confie ma femme.

BOURDET.

Qu'est ce que vous me dites?

LAMBERT.

Je te confie ma femme. Une circonstance imprévue, une nouvelle que j'ai apprise ce matin, et qu'il est inutile de t'expliquer, me forcent de quitter précipitamment Paris, où nous ne sommes arrivés qu'hier, de m'embarquer...

BOURDET.

Pour l'Angleterre?

LAMBERT.

Peut-être. Je ne puis pas emmener Henriette; la fatigue de la route, de la traversée, un voyage qui peut durer... tu comprends... Je la conduis ici, et je pars aussi tranquille que si je la laissais à sa mère.

BOURDET.

Lambert?

LAMBERT.

Cher ami?

BOURDET.

Lambert, avez-vous lu la Nouvelle Héloïse?

LAMBERT.

Oui.

BOURDET.

Que pensez-vous de M. de Volmar qui consent que Saint-Preux revoie sa femme?

LAMBERT.

Je pense que c'est un sot.

BOURDET.

Moi aussi... Je ne vous dis que ça.

LAMBERT.

Hein?

BOURDET.

Époux aveugle et sans mémoire ! Mais autrefois, j'ai donné des leçons à M^lle^ Henriette.

LAMBERT.

Je sais bien.

BOURDET.

Mais.... je l'ai aimée!

LAMBERT.

Je sais bien.

BOURDET.

Et vous voulez!... C'est vous qui...

LAMBERT.

Oui, c'est moi qui... Ah ! ça, mon cher, qu'est-ce que tu me chantes avec M. de Volmar ?... quel rapport y a-t-il ?... Saint-Preux avait séduit...

BOURDET.

Oui.

LAMBERT.

Est-ce que tu es un séducteur, toi?

BOURDET.

Non.

LAMBERT.

Julie avait commis une faute.

BOURDET.

Oui.

LAMBERT.

Est-ce que jamais Henriette ?...

BOURDET.

Non.

LAMBERT.

Tu l'as aimée?

BOURDET.

Oui.

LAMBERT.

Est-ce que tu l'aimes encore?

BOURDET.

Non.

LAMBERT.

Eh bien, alors!... tu vois bien que tu n'as pas le sens commun! M. de Volmar est un sot, à son aise, je ne m'y oppose pas, et moi, je suis un homme raisonnable... Tu as connu Henriette, timide, réservée, comme doit être une jeune personne honnête et bien élevée, mais avec la gaieté, l'enjouement, l'amour du plaisir naturel à son âge... c'est toute autre chose maintenant! elle aime la retraite, la solitude... elle est devenue prude... Enfin, je n'ai plus qu'un mot à te dire, un mot qui te suffira : J'ai compté sur toi, et nous avons agi, Henriette et moi, comme si nous avions ton consentement. Règle-toi là-dessus.

BOURDET.

C'est un parti pris?

LAMBERT.

Si bien que voilà ma femme qui vient, non pas pour savoir ta réponse, mais pour te remercier.

BOURDET, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis... Je ne sais pas si je veille, si je rêve... J'ai des éblouissemens...

## *SCÈNE XXII.*

BOURDET, LAMBERT, HENRIETTE, *sortant de la chambre à droite.*

LAMBERT, *allant au devant d'elle.*

Venez, Henriette, nous l'avions bien jugé. Il était le seul digne de cette marque de confiance, et il accepte avec plaisir.

BOURDET.

Avec plaisir...

LAMBERT.

Si quelque chose peut diminuer le regret de vous quitter, c'est de vous laisser sous la protection de cet excellent ami... (*A Bourdet.*) C'est ma femme qui la première a eu cette idée-là.

BOURDET.

Ah!

HENRIETTE.

Et je vois que je n'ai pas eu tort, M. Bourdet.

BOURDET.

Non... je me félicite... (*A part.*) C'est elle! il faut qu'elle soit bien sûre d'elle-même... mais moi aussi je serai... je veux être maître de moi... Il peut partir quand il voudra.

LAMBERT.

Allons, il faut nous séparer.

BOURDET.

Déjà?

LAMBERT.

Je suis même en retard. Adieu, Bourdet... (*Bas à Bourdet.*) Tu sais ce que je t'ai dit... ne te mets pas

en frais d'amabilité, de conversation... ne t'occupe pas d'elle, laisse-la seul .. Cela lui conviendra mieux.

BOURDET, *à part.*

Et à moi aussi.

LAMBERT.

Adieu, Henriette... (*Bas.*) Avez-vous encore peur?

HENRIETTE, *bas.*

Non.

LAMBERT, *bas*

Et vous êtes sûre de garder notre secret?

HENRIETTE, *bas.*

Oui.

LAMBERT, *bas.*

Allons... (*S'approchant pour l'embrasser.*) Vous permettez?

HENRIETTE. *haut.*

Adieu, adieu, mon ami; à bientôt.

LAMBERT.

Je l'espère... et avec de bonnes nouvelles... Adieu, adieu, tous deux...

Il sort.

## *SCENE XXIII.*

### BOURDET, HENRIETTE.

Henriette s'est assise à droite et parcourt des yeux un livre qu'elle a pris sur la table.

BOURDET, *à part.*

Seul avec elle!... mais elle m'a oublié... Eh bien... j'opposerai la froideur à son indifférence, à son oubli... (*Haut.*) Madame, cette maison est la vôtre... commandez, ordonnez-moi... je loge dans un pavillon au fond du jardin. J'entrerai ici quand vous me le permettrez.

HENRIETTE.

Je vous dérange, M. Bourdet ?

BOURDET.

Au contraire. Je vais vous laisser.

HENRIETTE.

Vous avez affaire?

BOURDET.

Pas précisément... Mais si vous préférez être seule...

HENRIETTE.

Non.

BOURDET.

Je croyais... vous paraissiez disposée à lire.

HENRIETTE.

J'ai ouvert ce livre au hasard : les maximes de La-rochefoucauld, et ce que j'en ai lu ne me donne pas envie de continuer. Un livre affreux ! des pensées abominables, exprimées brutalement.

BOURDET.

Vous trouvez?

HENRIETTE.

Je vous en fais juge. Lisez vous-même... maxime trois cent soixante-septième...

Elle lui donne le livre.

BOURDET, *lisant.*

« Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses « de leur métier. »

HENRIETTE.

C'est indigne, n'est-ce pas ?

BOURDET.

Et de toute fausseté.

HENRIETTE.

A la bonne heure... Si je croyais que ce fût aussi votre opinion, je ne vous pardonnerais pas, et je ne resterais pas une minute ici.

BOURDET.

Moi, le penser ! quand j'ai devant les yeux l'exemple du contraire ! Il y a peut-être des femmes qui oublient leurs devoirs, mais il y en a d'autres, beaucoup d'autres qui sont incapables de les trahir... C'est un système exagéré, qui méconnaît la vertu, l'amitié, le dévouement... et si l'auteur a cherché à flétrir l'amour, ce noble, ce pur sentiment qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, c'est qu'il n'a pas connu l'amour véritable, sincère, discret, qui sait se sacrifier... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que je dis là ?

HENRIETTE.

Continuez.

BOURDET.

Madame...

HENRIETTE.

J'ai du plaisir à vous entendre... et je vous retrouve tel que je vous ai connu autrefois, bon, sensible, enthousiaste.

BOURDET.

Vous vous souvenez ?...

HENRIETTE.

De tout... de vos leçons, de votre patience avec votre écolière, de nos promenades, le soir, avec ma mère... et de votre départ subit, sans motif...

BOURDET.

Ah ! croyez que...

HENRIETTE.

C'est votre secret... je ne vous le demande pas... Chacun a les siens.

BOURDET.

Oui.

HENRIETTE.

Vous rappelez-vous cette querelle dont nous avons été témoins un jour, et dont le dénouement nous fit tant rire?

BOURDET.

Sous les saules qui bordaient la rivière?... Certainement.

HENRIETTE.

Cet élégant arrivé de Paris qui faisait la cour à toutes les dames de la ville.

BOURDET.

Ce beau monsieur, ganté, parfumé, pincé, frisé...

HENRIETTE.

Et qui se prit de dispute avec Jean-Pierre, le fils du fermier...

BOURDET.

Un croc en jambe et un coup de poing, le voilà par terre.

HENRIETTE.

C'est-à-dire, dans l'eau... Il y était entré avec de superbes cheveux noirs...

BOURDET.

Et il en sortit avec une crinière grise...

HENRIETTE, *riant.*

Ha! ha! il disait que c'était un effet nerveux! Ha! ha!

BOURDET.

Ha ! ha !... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Qu'est-ce que je fais donc, moi ?... Je ris... je ris...

HENRIETTE.

Ce sont là de bons souvenirs d'un temps qui ne reviendra plus.

BOURDET.

Vous ne le regrettez pas ?

HENRIETTE.

Si... quelquefois.

BOURDET, *à part.*

Je marche sur un terrain glissant... tenons-nous bien !... tenons-nous bien !...

HENRIETTE.

Pendant l'absence de M. Lambert, nous passerons le temps comme autrefois, entre l'étude, la lecture, la promenade. Vous me donnerez encore des leçons... vous verrez, je crois que j'ai fait des progrès...

BOURDET.

Oh ! depuis longtemps je ne m'occupe plus de peinture... Je ne sais plus rien.

HENRIETTE.

Je suis sûre du contraire... Vous viendrez encore vous asseoir à côté de moi... vous me donnerez des conseils, des éloges si j'en mérite... vous me gronderez aussi... Si nous faisions une surprise à M. Lambert ?... faites mon portrait.

BOURDET.

Moi ?

HENRIETTE.

Voulez-vous ?

BOURDET.

Non... non... c'est impossible.

HENRIETTE.

Eh bien ! j'essayerai de faire le vôtre...

BOURDET.

Le mien !...

HENRIETTE.

Pour M. Lambert... cela lui fera plaisir... de ma main. Vous consentez ?

BOURDET.

Non... non...

HENRIETTE.

Vous consentirez ; et puis, après le travail, nous causerons comme tout-à-l'heure... On dit que les environs sont charmans... Vous me donnerez le bras.

BOURDET, *à part.*

Et Lambert qui disait qu'elle aimait la solitude ! Tous les maris sont de même.

HENRIETTE.

J'ai besoin de me distraire... car j'ai de grands sujets d'être triste, allez. Et maintenant même je suis peut-être exposée à un malheur... Je vous conterai mes chagrins... et vous me direz les vôtres.

BOURDET.

Je n'en ai pas !

HENRIETTE.

Est-ce que c'est possible ?... avec un cœur comme le vôtre... Une sensibilité...

BOURDET.

Je n'ai pas bon cœur... je ne suis pas sensible...

HENRIETTE.

Chacun a ses peines. Je ne sais plus qui a dit : La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, et la seconde à regretter la première... C'est une grande vérité.

BOURDET.

Oui... une grande vérité... (*A part.*) Qu'est-ce que je fais donc, moi?... je m'attendris...

HENRIETTE.

J'ai beaucoup réfléchi depuis que nous ne nous sommes vus, mon bon Julien !

BOURDET, *à part.*

Julien !... elle m'appelle Julien !

HENRIETTE.

Quand on est jenne, on forme des projets, on fait des rêves qui ne se rélaisent pas... Ah !

BOURDET, *à part.*

Elle soupire !

HENRIETTE.

Le temps se passe... On impose silence à son cœur, on n'écoute que la raison.

BOURDET, *à part.*

Elle n'aime pas son mari, c'est clair... Pauvre Lambert !

HENRIETTE.

On souffre... on se rappelle... et il faut aux yeux du monde paraître heureuse !

BOURDET, *à part.*

Et c'est elle qui me parle ainsi!... elle, que je croyais !...

HENRIETTE.

Mais si l'on rencontre un ami, un ancien ami, dont le cœur n'a pas changé, on peut encore croire au bonheur.

BOURDET, *à part.*

Ah! mon Dieu! elle m'aime!... Mais c'est affreux de sa part!

## *SCÈNE XXIV.*

### BOURDET, HENRIETTE, MARTEAU.

MARTEAU, *bas à Bourdet.*

M'sieur, l'trou est fait...

BOURDET.

Marteau!

MARTEAU.

M'sieur?

BOURDET.

Larochefoucauld est un grand moraliste!

MARTEAU.

Oui, m'sieur; l'trou est fait.

BOURDET, *dans le plus grand trouble.*

Madame... je... pardon... Elle m'aime!... Pauvre Lambert!... Ah! j'en perdrai la tête!...

Il sort avec Marteau.

## *SCÈNE XXV.*

### HENRIETTE, *seule.*

Il m'aime encore!... il souffre!... mais il fallait le punir de sa discrétion passée... Partir! s'éloigner, sans rien dire, rester trois ans sans donner de ses nouvelles!... Oui... oui... il m'aime toujours... et moi,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

en le voyant si à plaindre, j'étais sur le point de lui dire... (*On entend un bruit de meubles qui tombent dans la chambre à droite.*) Quel est ce bruit ?

UNE VOIX D'ENFANT, *criant et pleurant dans la chambre à droite.*

Méchant !... Heu ! heu ! heu !... je dirai à papa Bourdet que tu m'as battu... Heu ! heu ! heu !

HENRIETTE.

Qu'est-ce que j'entends ?

BELOTTE, *dans la chambre.*

Voulez-vous vous taire, petits monstres !

LA MÊME VOIX D'ENFANT.

C'est A... Achille qui m'a... a... battu... je le dirai à papa Bourdet.

HENRIETTE.

Que signifie ?...

Elle sonne.

## *SCÈNE XXVI.*

HENRIETTE, BELOTTE, *sortant de la chambre à droite.*

BELOTTE.

Vilains enfans !... Madame a appelé ?...

HENRIETTE.

Dites-moi...

BELOTTE, *reculant de deux pas.*

Ah ! mon Dieu !

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ?

BELOTTE.

Dieu de Dieu !... c'est frappant... l'original du portrait !

HENRIETTE.

Quel portrait ?

BELOTTE.

Celui de madame...

HENRIETTE.

M. Bourdet a mon portrait ?...

BELOTTE.

Et peint de sa main, encore... et monsieur le regarde tant que la journée dure... et il lui parle !... Mais madame doit bien le savoir... je n'apprends rien à madame...

HENRIETTE.

Ce n'est pas cela que je vous demande... j'ai entendu pleurer dans cette chambre...

BELOTTE.

Ce sont les enfans...

HENRIETTE.

Quels enfans ?...

BELOTTE.

Alexandre et Achille... (*A part.*) Tout se découvre ! je disais bien qu'on ne prenait pas les enfans d'un autre !...

HENRIETTE.

Alexandre !... Achille !...

BELOTTE.

Madame ne les connaît pas ?...

HENRIETTE.

Eh ! non...

BELOTTE.

Madame aura tout le temps de les voir, puisqu'elle vient demeurer ici avec eux.

HENRIETTE.

Avec eux !...

BELOTTE.

L'aîné a six ans, l'autre cinq... (*A part.*) Elle a l'air jeune... c'est qu'elle cache son âge...

HENRIETTE, *à elle-même.*

Qu'est-ce que j'apprends ?

BELOTTE.

Ils sont arrivés ce matin... une heure avant madame.

HENRIETTE, *à elle-même.*

Est-il vrai ?

BELOTTE.

Je puis assurer à madame qu'ils sont très-gentils... ils ont déjà cassé quatre assiettes, deux verres et une glace. Si madame veut les embrasser...

HENRIETTE, *à elle-même.*

Ce n'est pas possible.

BELOTTE.

Ils seront bien aises de voir madame... ils ont déjà vu leur papa... Si madame désire...

HENRIETTE.

Eh ! non... laissez-moi... vous avez un ton qui me déplaît !... une manière impertinente de parler !... (*A elle-même.*) Que faut-il croire ? mon Dieu !... (*A Belotte.*) Vous êtes encore là !... vous n'êtes pas partie !... mais partez donc, laissez-moi.

BELOTTE.

On s'en va... madame... (*A part.*) Madame !... ça m'écorche la bouche.

HENRIETTE.

Eh bien ?

BELOTTE.

On s'en va...

## *SCÈNE XXVII.*

LES MÊMES, BOURDET.

BOURDET.

Henriette, vous pleurez !...

BELOTTE, *à part.*

Il l'appelle Henriette !... quel scandale !

HENRIETTE.

C'est cette fille...

BOURDET, *à Belotte.*

Je te chasse !...

BELOTTE.

Mais...

BOURDET.

Pas d'explication... je te chasse ! va-t'en !

BELOTTE, *en s'en allant.*

Dieu de Dieu ! et on appelle ça un homme vertueux !

Elle sort.

## *SCÈNE XXVIII.*

HENRIETTE, BOURDET.

BOURDET.

Qu'a-t-elle fait ? qu'a-t-elle dit ?

HENRIETTE.

Ah ! monsieur...

BOURDET.

Calmez-vous...

HENRIETTE.

Oüi... je me calmerai... Est-ce possible, M. Bourdet ?...

BOURDET.

Quoi ?

HENRIETTE.

Est-ce vrai ce que je viens d'apprendre ?

BOURDET, *à part.*

Qu'a-t-elle appris ?

HENRIETTE.

Combien vous seriez coupable d'avoir ainsi répondu à mon amitié, à ma confiance !

BOURDET.

De grâce, dites-moi...

HENRIETTE.

Ah ! monsieur... il y a trois ans que nous nous connaissons, et l'aîné en a six !

BOURDET.

L'aîné !... ah ! ces enfans?...

HENRIETTE.

Ils étaient là, tout-à-l'heure, je les ai entendus...

BOURDET.

Et l'on vous a dit ?...

HENRIETTE.

Qu'avait-on besoin de me le dire ?... ils vous appelaient... Je comprends maintenant pourquoi vous

êtes parti autrefois, pourquoi vous m'avez abandonnée; un autre intérêt vous réclamait, un autre amour.

BOURDET.

Henriette !... c'en est trop... un mot... un seul mot...

HENRIETTE.

Dites-le donc, je l'attends... justifiez-vous puisque vous le pouvez... je me suis trompée, n'est-ce pas, Julien?

BOURDET.

Eh bien !... (*A part.*) O Lambert ! ô mon ami !... reçois le sacrifice que je te fais !

HENRIETTE.

Vous ne répondez pas... Cela suffit, monsieur... et j'ai appris à connaître cette prétendue vertu...

BOURDET.

O Lambert !

HENRIETTE.

Ne prononcez plus ce nom, c'est celui d'un homme respectable que vous outragez... en gardant chez vous mon portrait...

BOURDET.

Madame...

HENRIETTE.

Mais je ne souffrirai pas que vous le conserviez...

BOURDET.

Non, madame...

HENRIETTE.

Vous le détruirez... vous le briserez devant moi.

BOURDET.

Oui, madame... (*A part.*) Oh ! mon bien, mon seul bien !

HENRIETTE.

Après cela, monsieur, il n'y aura plus rien entre nous, et vous serez libre de vous parer aux yeux des autres d'une vertu dont vous parlez si bien et que vous pratiquez si mal !

BOURDET.

Oui, madame...

## *SCÈNE XXIX.*

LES MÊMES, BELOTTE ; *puis*, MARTEAU.

BELOTTE.

Monsieur...

BOURDET.

Encore ici ! que me veux-tu ?

BELOTTE.

Je viens vous demander mon compte avant qu'on ne vous arrête.

HENRIETTE.

Qu'on ne l'arrête !

BELOTTE.

Oui, madame... (*A part.*) Tout se découvre.

MARTEAU, *entrant précipitamment.*

M'sieur, nous n'sommes pas blanc...

BOURDET.

Laisse-moi tranquille !

MARTEAU.

Oui, m'sieur. M'sieur l'commissaire et la garde sont en bas.

BOURDET.

Le commissaire ! la garde, chez moi !... On aura volé dans les environs... le feu aura pris à quelque

maison... Vous verrez qu'on m'accuse d'être un voleur, un incendiaire !

MARTEAU.

Non, m'sieur... mais un ennemi du gouvernement... un conspirateur...

BOURDET.

Moi !

HENRIETTE.

Lui !

BELOTTE, *à part.*

Il devient tout pâle !

MARTEAU.

Ils disent comme ça qu'vous avez enterré dans vot' jardin des armes... Une machine suspecte...

BOURDET.

Le coffre de Dupuis !

MARTEAU.

Et puis, justement ils ont trouvé Thomas qui fondait des balles avec la vieille goutière...

BELOTTE, *à part.*

C'est un républicain !

HENRIETTE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends ?

BOURDET.

Mais qui est-ce qui a dit que j'avais enterré ce coffre?

BELOTTE, *à part.*

Il en convient !

MARTEAU.

Eh ! pardine, m'sieur, c'est l'homme au double-six, qui nous a vus par d'sus l'mur.

BOURDET.

Laurent !

MARTEAU.

Il vous a dénoncé.

BOURDET.

C'est juste !... je lui ai rendu service !

HENRIETTE, *à Bourdet.*

Il est impossible que cette accusation soit fondée... Descendez...

MARTEAU.

N'vous montrez pas !

BELOTTE.

Donnez-moi mon compte...

## *SCÈNE XXX.*

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT, *entrant précipitamment avec un papier à la main.*

Mon ami... ce papier, ce reçu... C'est bien là ta signature...

BOURDET, *hors de lui.*

A l'autre ! laissez-moi !... laissez-moi, tous.

LAMBERT.

Écoute-moi.

BOURDET.

Non... rien...

LAMBERT.

Dupuis...

BOURDET.

Ça m'est égal.

LAMBERT.

Mais...

BOURDET.

Obligez les gens!... Élevez les enfans des autres !...

HENRIETTE.

Qu'entends-je ?

BOURDET.

Gardez leur argent !...

LAMBERT.

Mais ce n'est pas le sien.

BOURDET.

Respectez leur femme !...

LAMBERT.

Mais ce n'est pas ma femme.

BOURDET.

Hein ?

LAMBERT.

Tu ne veux pas m'entendre... Je courais après un fripon qui emportait sa fortune, je l'ai rattrapé au premier relai... Pendant mon absence... (*Montrant Henriette.*) il fallait lui trouver un protecteur. Une demoiselle maîtresse de sa main, de son cœur, c'eût été mettre ta vertu à une trop rude épreuve; tandis qu'une femme mariée, la femme d'un ami ! c'était un dépôt sacré pour toi... tu l'as gardé fidèlement, il t'appartient...

HENRIETTE.

Ah ! mon ami! je vous ai fait bien de la peine. Mais je vous aime tant !

BOURDET.

Henriette !

HENRIETTE.

Julien !

MARTEAU.

Ça m'attendrit.

BELOTTE, *à part.*

Il l'épouse... il répare sa faute... (*Haut à Henriette.*) Si madame veut donner des ordres pour son dîner ?

HENRIETTE.

Sortez.

BELOTTE.

Madame... (*A part en sortant.*) Je dirai partout ce que je sais; elle ne trouvera pas de domestique.

*FIN.*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel